

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M^{lre}
NIVERLET, libraires;
A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévis, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'été, 1^{er} juin.)

Départs de Saumur pour Nantes.		Départs de Saumur pour Paris.	
7 heures 55 minut. soir,	Omnibus.	9 heure 50 minut. mat.	Express.
4 — 30 — —	Express.	11 — 49 — matin,	Omnibus.
3 — 47 — —	matin, Express-Poste.	6 — 23 — —	soir, Omnibus.
9 — 4 — —	Omnibus.	9 — 28 — —	Direct-Poste.
Départ de Saumur pour Angers.		Départ de Saumur pour Tours.	
1 heure 2 minutes soir,	Omnibus.	3 heures 2 minut. matin,	March.-Mixte.
		7 — 52 minut. matin,	Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. »	Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 »	— 13 »
Trois mois, — 5 25	— 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés, ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année.

REVUE POLITIQUE.

Le bulletin officiel de la bataille, inséré au *Moniteur*, portait à environ 12,000 le chiffre des tués ou blessés de l'armée française.

Les chiffres contenus dans les rapports des chefs de corps concordent assez exactement avec le chiffre d'ensemble donné par le *Moniteur*.

Le 1^{er} corps (Baragney-d'Hilliers) a eu 234 officiers et 4,000 soldats hors de combat; le 2^e corps (Mac-Mahon), 114 officiers et 1,759 soldats; le 3^e corps (Canrobert), 15 officiers et 235 soldats; le 4^e corps (Niel), 260 officiers et 4,544 soldats; ensemble, 11,158 hommes tués, blessés ou disparus.

Les pertes éprouvées par la garde impériale ne sont pas précisées dans le rapport de S. Exc. le maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Elles comprennent vraisemblablement le chiffre de 12,000 hommes indiqué dans le bulletin officiel.

Les pertes de l'armée autrichienne pendant la journée du 24 juin sont évaluées à 17,000 hommes.

Les journaux belges ont reçu communication d'une pièce diplomatique très-intéressante. C'est une circulaire adressée par S. Exc. M. le comte Walewski aux agents diplomatiques français à l'étranger, pour leur faire connaître l'opinion du gouvernement impérial sur l'attitude et la politique de l'Allemagne.

Dans cette circulaire, datée du 20 juin, M. le comte Walewski rappelle avec éloge la circulaire du prince Gortschakoff, et il fait ressortir la partie de ce document qui concerne les rapports de la Confédération germanique. De même que le chef de la chancellerie russe, il fait remarquer que l'Allemagne ne peut arguer de la nécessité de sauvegarder l'équilibre européen qui n'est pas menacé, mais que c'est elle-même qui compromettrait cet équilibre, si elle prétendait « qu'elle est nécessairement intéressée dans une guerre soulevée par l'Autriche, » comme puissance européenne, et que l'action du corps fédéral, considéré comme tel, doit s'exercer en dehors des limites de la Confédération. » Le triomphe de cette doctrine équivaldrait, dit-

il, à l'incorporation de fait des provinces non allemandes de l'Autriche à la Confédération, ce qui serait tout aussi contraire aux intérêts de l'Allemagne qu'à ceux de l'Europe.

Se plaçant ensuite au point de vue de la sécurité des frontières de l'Allemagne, M. le comte Walewski dit que la possession de la Lombardie et de la Vénétie n'est pas nécessaire pour la sauvegarder. Il rappelle qu'en 1818, lorsqu'il s'agit de fixer les bases du système militaire de la Confédération, l'Autriche déclara elle-même qu'elle ne voulait pas étendre au delà des Alpes la ligne de défense de l'Allemagne, et c'est aux Alpes qu'en effet la Diète convint alors de placer la frontière et la ligne de défense de la Confédération.

Quant aux mesures militaires prises par la Prusse, elles n'inspirent aucune inquiétude au gouvernement français, dit la circulaire de M. le comte Walewski, puisqu'elles n'ont pas d'autre but que de protéger la sécurité de l'Allemagne et d'assurer à la Prusse une juste influence sur les arrangements ultérieurs. A ce dernier point de vue, principalement, le ministre des affaires étrangères français déclare que l'Empereur, loin de songer à exclure aucune des grandes puissances, ferait au besoin appel à leur participation au moment opportun.

La circulaire se termine par quelques indications au sujet de la Russie et de l'Angleterre. M. le comte Walewski exprime notamment la confiance que les vœux du gouvernement anglais, tout aussi bien que ceux du gouvernement russe, et l'appui de son influence, sont acquis à la cause de l'indépendance de l'Italie.

L'Empereur Napoléon marcha sur Vérone et les Piémontais ont commencé le siège de Peschiera.

D'après une de nos correspondances, la concentration des Autrichiens à Vérone est complète, et ils n'auraient laissé à Mantoue que la garnison strictement nécessaire pour garder les approvisionnements et le matériel.

Le 5^e corps d'armée, commandé par S. A. I. le prince Napoléon, a fait sa jonction avec l'armée française et a pris place dans la ligne d'opérations à l'aile droite, à côté du 3^e corps d'armée.

On assure que les avant-postes autrichiens se trouvaient à Villafranca, c'est-à-dire à deux kilomètres environ du quartier-général impérial de Valleggio.

Villafranca est la principale station du chemin de fer transversal qui relie Vérone et Mantoue. Si les Autrichiens occupent sérieusement cette position, notre marche en avant amènera certainement une bataille.

Mais on croit généralement que les troupes qui occupent actuellement Villafranca ne sont chargées que d'une mission d'observation, et qu'elles se replieront sur l'Adige à mesure que l'armée française avancera de ce côté.

Il paraît que c'est à tort qu'on avait annoncé le départ de S. M. l'empereur d'Autriche et son retour à Vienne.

L'empereur François-Joseph n'aurait pas quitté Vérone et M. de Reichberg serait venu y rejoindre Sa Majesté.

Dans une séance extraordinaire de la Diète germanique qui a eu lieu lundi, la Prusse a présenté des propositions complémentaires, concernant les concentrations de troupes et le commandement général.

Otre la dépêche-circulaire adressée, le 24 juin, par la Prusse aux gouvernements allemands, il en existe une autre adressée par elle à ses représentants auprès des cours européennes et qui a un grand intérêt. Voici, d'après la *Gazette de Cologne*, l'analyse exacte de cette pièce :

« La Prusse, par la mobilisation de son armée, a pris une position qui est plus en rapport avec les circonstances actuelles, sans sortir des principes de la modération. Les armements de la Prusse donnent à la position de cette puissance un poids qui correspond avec les proportions croissantes de la situation. Le théâtre de la guerre approche des frontières du sud de l'Allemagne. Notre sécurité et le sentiment de notre dignité auraient été des raisons suffisantes pour que nous fissions des armements en rapport avec tous ceux de nos voisins. Il faut prévoir les événements, si l'on veut pouvoir les prévenir.

FEUILLETON

LES ENFANTS DE LA NEIGE

PROLOGUE.

(Suite.)

Une diversion s'opéra à la faveur de l'incident. Les rangs s'écartèrent pour laisser passer le cortège, sans que les murmures et les plaintes se fussent apaisés. Un capitaine se détacha et vint droit à Cloquet.

— Qu'y a-t-il, sergent? demanda-t-il d'une voix retentissante et en promenant un regard froid et énergique autour de lui.

— Il y a, capitaine, répliqua à pleins poumons le sergent interpellé, que beaucoup de ces messieurs se plaignent de l'onglée.

— Vous vous trompez, sergent, dit le capitaine. Cloquet fit un mouvement de dénégation et de surprise.

— Encore une fois, vous vous trompez, c'est moi, le capitaine Rodolphe Desrozières, qui vous le dis. Où sont les plaignants ou les mutins? Qu'ils approchent.

Un profond silence et une complète immobilité servirent de réponse à l'appel.

— A moins d'être Dieu lui-même, vos chefs pouvaient-ils, poursuivit le capitaine, empêcher le froid de durcir les rivières, la marée de la neige monter autour de vous?

Les groupes semblaient un peu confus. Après quelques moments de silence, le capitaine Desrozières continua :

— Est-ce que nous n'avons pas senti tous le cœur nous manquer, et des larmes à nos yeux quand s'est accompli le douloureux sacrifice de nos drapeaux? Le symbole de votre gloire, l'effroi de l'ennemi a été brûlé. Brûlé! Entendez-vous, pour que l'ennemi ne pût en faire un trophée, si les hasards de la lutte venaient compléter les désastres produits par les éléments. Où nous en sommes, il n'y a plus de généraux, plus d'officiers, il n'y a plus de soldats; ici il n'y a plus qu'une famille, et les enfants sont libres d'abandonner leur père!

Ce n'était plus de la confusion, c'était de la honte et du remords qui se manifestaient dans l'attitude des plus mécontents.

Le capitaine donna l'ordre aux fusiliers qui conduisaient l'adjutant, de s'approcher, et fit faire tous les préparatifs d'une exécution militaire.

L'attention générale redoubla.

— Cet homme que vous voyez les mains liées, baisant les yeux de honte, dit le capitaine, vient d'être condamné par une commission militaire à la peine de mort, pour avoir lâchement tenté de trahir ses compagnons

d'armes en passant à l'ennemi. Retenez son nom. Il s'appelle André Perinnet.

— Parbleu! on sait le reste, pensèrent ceux qui luttèrent encore contre l'ascendant de l'officier.

Le capitaine sembla deviner ce qui se passait.

— Sergent, dit-il à Cloquet, dégradez cet homme.

Le sergent arracha les épaulettes de l'adjutant et les foula aux pieds, puis le dépouilla de son uniforme.

L'escorte apprêta ses armes.

L'adjutant semblait n'avoir plus la conscience de ce qui se passait; malgré le froid, son front était inondé de sueur.

Les groupes attendaient un dénouement prévu, quand l'officier vint déconcerter les prévisions.

— Pour un soldat, dit-il de sa voix puissante, qu'accroissait une amère émotion, il y a quelque chose de plus terrible que la mort, car la mort expie, même la trahison; c'est le déshonneur et le mépris! En face de ses compagnons d'armes qui le rejettent de leurs rangs et le repoussent, j'inflige une punition plus cruelle que celle que vous attendez. Marqué au front par l'opprobre, André Perinnet appartient désormais à l'ennemi; qu'on le chasse!

Une exclamation de surprise éclata de toutes parts. Le capitaine l'attendait.

— Et maintenant ceux qui voudront le suivre et l'imiter le peuvent, il n'y a plus de danger: hors d'ici les

» Mais la Prusse a aussi des devoirs à remplir envers ses confédérés, et l'initiative qu'elle a prise en Allemagne rend plus impérieux ce devoir qui pousse le gouvernement à n'exiger pour la patrie commune que l'influence qui lui est due. Une question européenne qui s'attache si intimement à la grande question de l'équilibre européen ne peut être réglée sans le concours et le consentement de l'Allemagne. La politique de la Prusse est restée la même que celle qu'elle a poursuivie dès le commencement dans la question italienne. Mais à présent la Prusse a aussi porté à la hauteur de la situation les moyens de contribuer à sa solution.

» L'intention de la Prusse est de mettre un terme à la guerre qui menace la tranquillité de l'Europe, d'assurer à la Prusse et à l'Allemagne l'influence qui leur est due, d'unir toutes les forces de la Confédération pour une seule action, et de prévenir toute division en Allemagne. La Prusse est décidée à poursuivre son œuvre de pacification et à amener le rétablissement de la paix sur des bases équitables et durables.

Du reste, l'Autriche ne saurait se faire illusion : elle inspire peu de sympathie dans l'Allemagne du Nord ; c'est ce que la *Gazette nationale* de Berlin lui fait très-déjà sentir dans un article dont voici le passage le plus saillant :

« La guerre commença ; nous la déplorions, mais nous n'avions rien à dire : il nous restait l'espoir que l'Autriche la justifierait par des succès. Aujourd'hui encore nous garderons le silence sur la continuation de la lutte, si toutefois l'empereur François-Joseph a l'intention de prévenir de nouveaux désastres par la cession d'une partie de ses provinces italiennes. Mais, s'il avait l'intention de continuer la lutte en s'exposant à de nouveaux malheurs, et si, au lieu de renoncer à quelques droits, il ne réclamait que l'appui de l'Allemagne, alors nous aurions des considérations tout autres à faire valoir. Il a commencé la guerre sans consulter l'Allemagne, il n'a donc aucun droit au secours de l'Allemagne, son armée doit-elle être anéantie en Italie.

La *Gazette d'Augsbourg* elle-même constate que le but principal de la Prusse est d'ouvrir des négociations, et qu'il n'est pas le moins du monde question d'une action offensive. « Puisse l'Allemagne, ajoute-t-elle mélancoliquement, que la France menace sérieusement du côté du Tyrol, ne pas avoir un jour à se repentir de son indécision et à s'appliquer ces mots : *Roma deliberante, Saguntum perit!* »

On a reçu, le 25 juin, à Suez, des nouvelles de l'Inde par Bombay. Le mécontentement qui existait parmi les troupes européennes s'apaisait rapidement. Plus d'un des chefs rebelles de marque avait profité de l'amnistie. Nana-Saib n'est pas encore pris. Le Punjab est tranquille.

Lord Palmerston, dans la séance de lundi de la chambre des communes, répondant à une interpellation de M. Edwin James, a annoncé que, vu l'époque avancée de la session, il ne sera présenté de bill de réforme que dans la session prochaine. — Auguste Vitu. (Le Pays.)

La partie officielle du *Moniteur* contient les rapports des maréchaux Regnaud de Saint-Jean-d'An-

gely, commandant en chef de la garde impériale; Baraguey-d'Hilliers, commandant en chef le 1^{er} corps; de Mac-Mahon, duc de Magenta, commandant en chef le 2^e corps; Canrobert, commandant en chef le 3^e corps; Niel, commandant en chef le 4^e corps, ainsi que le rapport de S. M. le roi de Sardaigne, sur la bataille de Solferino.

L'étendue de ces rapports ne nous permet pas de les publier, mais nous extrayons de l'un d'eux le passage relatif à M. de Rochefort :

« A environ 2 kilomètres de Medole, dit M. le maréchal Niel, les escadrons du général de Rochefort ayant rencontré les hulans, les chargèrent avec impétuosité; mais ils furent bientôt arrêtés par des troupes d'infanterie qui occupaient le village en force, soutenues par de l'artillerie. »

Ainsi qu'on s'y attendait, la Diète germanique, dans sa séance du 3 juillet, a voté les propositions prussiennes.

On sait que le but essentiel de ces propositions consiste à envoyer différents corps d'observation dans la direction du Rhin, sous le commandement de la couronne de Bavière; la Prusse demeurant chargée de la direction générale des affaires de l'Allemagne. — Charles Bousquet. (Le Pays.)

OFFICIERS SUPÉRIEURS TUÉS À LA BATAILLE DE SOLFERINO.

Colonels et lieutenants-colonels.

M. Laure (Hippolyte-Adolphe) était un officier supérieur que sa profonde connaissance des mœurs et du langage de notre colonie africaine, ainsi que son brillant courage, avaient fait promptement avancer. Lieutenant au 53^e en 1840, capitaine en 1843, il fut nommé chef de bataillon aux zouaves en 1850, et lieutenant-colonel du 54^e en 1853. Il était colonel du régiment de tirailleurs indigènes depuis le 19 novembre 1855. Lorsque éclata la guerre d'Italie, il sollicita et obtint le commandement du régiment provisoire d'indigènes placé dans la 1^{re} division du 1^{er} corps.

M. Broutta (Louis-Charles-Joseph), fils d'un ancien sous-chef du ministère de la guerre. A sa sortie de l'école militaire, il fut envoyé en Afrique et s'y distingua. Capitaine en 1836, major du 24^e en 1845, il fut nommé lieutenant-colonel du 14^e en 1851 et passa bientôt au 75^e en Afrique. Il était colonel du 43^e depuis le 5 septembre 1854, et avait déjà conduit ce beau régiment en Crimée.

M. Douay (Gustave-Paul), sorti de l'école militaire le 1^{er} octobre 1835 dans le 54^e. Lieutenant en 1838, capitaine en 1845, major au 6^e léger en 1852, commandant le 17^e bataillon de chasseurs à pied en 1854, lieutenant-colonel du 80^e en 1855 et colonel du 70^e depuis le 17 mars 1858, a fait d'une manière brillante la campagne de Crimée. Fils d'un officier supérieur d'infanterie; ses deux frères sont généraux à l'armée d'Italie.

M. Capin (André-Jules-François), officier d'une rude énergie, qui a commencé sa carrière militaire au 47^e, s'est distingué à Constantine à côté du colonel Combes et du capitaine adjudant-major Certain-Canrobert. Lieutenant en 1838, capitaine en 1841, chef de bataillon au 22^e en 1848, lieutenant-colonel

du 40^e en 1854; était colonel du 53^e depuis le 2 août 1858. Nombreuses campagnes en Afrique et à Rome.

M. Lacroix (Jean-Baptiste-Isidore-Toussaint), adjudant-major au 21^e de ligne en 1837, major du 5^e en 1847, lieutenant-colonel du 56^e en 1853, colonel du 30^e de ligne depuis le 11 mars 1857.

M. Jourjon était l'un des plus savants et des plus aimés de l'arme du génie dont il commandait les troupes attachées au 4^e corps de l'armée d'Italie.

M. Campagnon (Guillaume) a fait huit années la guerre en Afrique avec le 5^e de ligne. Lieutenant en 1836, capitaine en 1840, son aptitude le fit appeler aux fonctions d'adjudant-major, chef de bataillon au 40^e, à Rome, en 1850; il était lieutenant-colonel du 2^e de ligne depuis le 11 mars 1857.

M. de Neuchâze (Claude-Michel-Ernest), capitaine en 1838; il concourut en 1840 à l'organisation du 22^e léger et passa, en 1846, au 24^e de ligne. Chef de bataillon au 62^e, en 1851, il était lieutenant-colonel du 8^e de ligne depuis le 17 mars 1858.

M. Herment (François-Roch-Amédée), engagé volontaire au 12^e de ligne, sous-lieutenant en 1840, lieutenant en 1845, capitaine au 74^e de ligne en 1848. A fait avec ce régiment la campagne de Crimée. Prisonnier des Russes en octobre 1854. Il fut nommé chef de bataillon au 39^e, le 18 août 1855, à sa sortie des prisons de l'ennemi. Lieutenant-colonel du régiment provisoire des tirailleurs algériens, au commencement de cette année.

M. Ducoin (Abel-Pierre-Emile), sorti de l'école militaire le 1^{er} octobre 1840 comme sous-lieutenant au 19^e léger. Lieutenant en 1843. Capitaine au 14^e de ligne en 1848, chef de bataillon au 28^e de ligne en 1855. Passé au 3^e grenadiers en 1856, il venait d'être nommé lieutenant-colonel pour sa conduite à Magenta. Campagnes: 1841 et 1848 (Afrique). 1855 et 1856 (Orient). Blessé de deux coups de feu en Afrique. Nombreuses citations à l'ordre du jour.

M. Laurans des Ondes (Joseph-Hildevert-Amédée). Engagé volontaire à l'école de Saumur, était capitaine instructeur au 8^e hussards en 1842. A permuté en 1845 pour passer au 2^e chasseurs d'Afrique. Nommé chef d'escadrons au 1^{er} lanciers à la fin de 1851, il a organisé le corps des cent-gardes et ne l'a quitté que le 21 février 1856, pour aller en Afrique avec le grade de lieutenant-colonel du 5^e hussards. — Jules Richard. (Le Pays.)

L'ARTILLERIE À LA BATAILLE DE SOLFERINO.

Le bulletin officiel de la bataille de Solferino est remarquable par la clarté et la précision avec lesquelles les faits sont présentés. En lisant ce rapport, les personnes même les plus étrangères aux questions stratégiques peuvent se faire une idée exacte de l'ensemble des opérations qui ont eu lieu dans la journée du 24 juin.

On retrouve dans les dispositions prises par l'Empereur cette prudence, ce calme d'esprit, qui caractérisent tous ses actes. L'armée autrichienne, en feignant une retraite précipitée derrière le Mincio, avait compté sur l'élan de nos troupes et sur l'impétuosité de la poursuite dont elle espérait profiter pour porter un coup décisif.

mutins et les poltrons; on ne garde que des soldats!

Un formidable cri de : *Vive la France!* répondit à l'invitation ironique du capitaine.

— A la bonne heure, morbleu! s'écria le capitaine, vous êtes bien les dignes enfants de notre pays! on dira plus tard quand on parlera de vous, que l'armée de Russie, toujours victorieuse devant l'ennemi, ne s'est pas non plus laissé abattre par les éléments. Pas de découragement, mes amis, le découragement, c'est la déroute et la honte. Nous sommes le pays sur cette terre glacée et nous devons lui rapporter son honneur. Patience et courage!

Cloquet, Aboukir et les grognards, colonnes inébranlables de cette armée où se glissait la démoralisation, poussèrent des hourras à rompre les glaçons de la Bérésina. Les faibles, les irrités, les mécontents eux-mêmes se sentirent consolés et fortifiés par cette scène où le capitaine Desrozières avait heureusement fait vibrer les cordes de l'orgueil et du patriotisme.

La réaction fut complète.

De l'abattement et de la colère, tous ces hommes passèrent à l'exaltation de l'enthousiasme.

Cloquet, qui avait compris son supérieur dès le début, ne voulut pas laisser se refroidir l'entrain de ses camarades.

— Attention, la galerie! dit-il, j'entonne une composition du caporal Durocher, des voltigeurs de la jeune

garde, c'est du fruit nouveau et ça se nomme : *Les agréments de la Russie*. Les susdits avec accompagnement de peau d'âne, les chœurs idem, le tout dédié à monsieur l'autocrasse de toutes les Russies, paroles et musique!

— En avant! Aboukir, et répétez les autres!

Le tambour prélué, et sur une batterie mouchetée, Cloquet, de son éclatant baryton méridional, entama ces couplets :

Tous les rimeurs ont chanté l'Italie,
Son beau ciel bleu et son soleil doré;
Moi je soutiens que la pale Russie,
Me plaît, ma foi, presque au même degré.
L'air y répand tous les jours de la plume,
De longues nuits et des sucres candis,
Pour les dormeurs et les gens pris de rhume
C'est, sur l'honneur, un nouveau paradis!

Attention, le refrain, dit le sergent :

Pays charmant où toujours l'on grelotte,
Malgré l'habit, la veste et la capote,
Nous délaissions tes neiges, tes glaçons,
Berceau charmant des loups et des ours.

Un chœur, aussi riche de détonations que de sonorité, succéda au solo de Cloquet, qui attaqua le 2^{me} couplet.

Peut-on jamais oublier les merveilles,
Qui tous les jours éclatent à chaque pas?
Le pain durci, le jus de vin des treilles,
Cristallisé par tes piquants frimas?

Rapide artiste, ici le temps façonne
En grand homme le plus obscur soldat,
Le fait airain tout comme la colonne,
Marbre ou granit et souvent, sans combat!

Cette fois la ritournelle se trouva enjolivée de la vibration des gamelles sur lesquelles les poignées de sabres firent tampon de grosse caisse. C'était un vacarme à percer le tympan d'un canonier.

Plusieurs officiers observaient avec satisfaction cette folle explosion de joie qui contrastait vivement avec les circonstances.

Cependant l'adjudant dégradé, mais que l'inspiration du capitaine avait sauvé malgré la commission militaire, pour en faire un exemple plus saisissant que celui qu'on attendait, s'enfuyait au-delà des lignes françaises et se dirigeait à la hâte vers les avant-postes russes.

Ce fut accompagné d'épithètes infamantes dont il entendit longtemps siffler les mots, qu'il arriva à une courte distance de son but.

Alors il se retourna tout haletant, l'écume blanchissait ses lèvres contractées par une fureur sourde; son teint d'une pâleur livide et ses prunelles fauves qui lançaient des sinistres éclairs, lui donnaient l'aspect d'un des réprouvés de la grande fresque que Michel Ange a peinte aux murailles de la chapelle Sixtine.

Il embrassa d'un regard haineux l'ensemble des lignes françaises, et, fermant le poing, il étendit son bras du

Le calcul des généraux ennemis a été déjonné. Partout ils ont trouvé nos corps de troupes massés en ordre de bataille et disposés de manière à s'appuyer mutuellement. Les gens du métier admireront surtout l'emploi habile et heureux que l'Empereur a su faire de ses réserves pour rallier entre eux les différents corps d'armée, et l'Europe militaire sera convaincue, à la lecture de ce bulletin, que notre armée est non-seulement brave et aguerrie, mais qu'elle est instruite et manœuvrière, et qu'elle a dans toutes les armes une incontestable supériorité.

Montebello et Magenta avaient démontré la force irrésistible de notre infanterie et la solidité de notre cavalerie; à Solferino, la cavalerie française a complété l'expérience de Magenta et prouvé une fois de plus que la cavalerie autrichienne ne peut tenir devant elle.

L'artillerie française a eu surtout un rôle brillant dans la journée du 24 juin et elle a donné la mesure de sa puissance. L'artillerie est l'arme de prédilection des Napoléon. « Aujourd'hui, disait Napoléon I^{er}, l'artillerie fait la véritable destinée des armées et des peuples. » Et Napoléon III, dans son excellent livre sur l'artillerie, a émis cette pensée que le canon a battu en brèche l'ordre profond et forcé les troupes à manœuvrer. « Nous verrons toujours, » ajoute l'auguste écrivain, les guerriers médiocres ne pas savoir se servir de leur artillerie, et, semblables en cela aux peuples peu avancés, regarder comme un embarras ce que des esprits supérieurs considèrent comme un puissant auxiliaire. »

L'ancien officier d'artillerie du camp de Thonn, l'auteur du *Passé et de l'avenir de notre artillerie*, le réorganisateur de notre artillerie nouvelle, Napoléon III, a montré qu'il se souvenait de son ancien métier et qu'il savait mettre à exécution ses propres préceptes en dirigeant lui-même l'action de son artillerie, qui sur tous les points a montré une incontestable supériorité. Au village de Solferino, c'est l'artillerie de la garde, commandée par le général Sevelinges et par le général Lebœuf, qui, en allant, par ordre de l'Empereur et sous ses yeux, prendre position à découvert à 300 mètres de l'ennemi, décida, dit le rapport, du succès au centre. Devant le village de Medole, l'artillerie des deux premières divisions du 2^e corps réduisit promptement au silence la nombreuse artillerie autrichienne établie sur cette position. A Cavriana, l'artillerie de la garde contribua encore à enlever la position en changeant la retraite des Autrichiens en une fuite précipitée.

A Casanova, 42 pièces d'artillerie, dirigées par le général Soleille, arrêtèrent victorieusement l'ennemi, qui essayait de tourner la gauche de la division Vinoy.

« Enfin, ajoute le rapport, au milieu des péripéties de ce combat de douze heures, la cavalerie a été d'un puissant secours pour arrêter l'ennemi du côté de Casanova. A plusieurs reprises, les divisions Partouneaux et Desvaux ont chargé l'infanterie autrichienne et rompu les carrés; mais c'est surtout notre nouvelle artillerie qui produisit sur l'ennemi les effets les plus sensibles. Ses coups allaient atteindre à des distances d'où les plus gros calibres étaient impuissants à riposter et jonchaient la plaine de cadavres. »

côté de ses anciens compagnons d'armes.

— Je me vengerai, dit-il sourdement, et cette rivière sera votre tombeau si l'on m'écoute.

Quelques minutes après, André Perrinet faisait des signaux aux sentinelles des avant-postes russes, qui le prenaient et le conduisaient devant l'un des généraux de l'armée ennemie.

CHAPITRE III. — LE TESTAMENT DU SOLDAT.

Au moment où le joyeux tintamarre provoqué par le joyeux sergent gascon éclatait avec ses étrangetés, défi de l'enthousiasme adressé au péril et au climat, plus grand ce nous semble que la résignation des gladiateurs antiques, le lieutenant-colonel arrivait à l'improviste au milieu des concertants.

Le lieutenant-colonel Meneville, auquel le commandement était échu par la mort de son supérieur, était un homme dont les élégantes manières s'éloignaient singulièrement de celles de ses égaux, presque tous brusques, sabreurs et peu lettrés; il tenait l'aménité gracieuse qui assouplissait la rigidité de l'uniforme, de son origine et de son éducation.

Chose étrange et qui est un des secrets du contraste, le colonel Meneville se faisait mieux craindre avec sa douceur, que les autres officiers avec leurs rigueurs. Il y avait de l'affection dans l'obéissance de ses subordonnés;

On voit quel a été le rôle qu'a rempli l'artillerie dans la journée du 24. Ce rôle, dont nous faisons ressortir à dessein l'importance, va devenir plus grand encore au moment où notre armée est entrée dans le rayon des places fortes de l'ennemi, et l'on doit en concevoir la légitime espérance que les boulevards si vantés de la domination autrichienne en Italie ne résisteront pas devant la puissance et les moyens d'action de notre artillerie nouvelle. — Albert Bizouard. (Le Pays.)

FAITS DIVERS.

Un jeune soldat, originaire de Lyon, a adressé à sa famille la lettre laconique suivante. C'est à la fois la lettre d'un brave soldat et d'un bon fils :

Castiglione, 25 juin.

Chère mère,

Je suis encore vivant, très-vivant et bon vivant. Seulement, je ne suis plus complet comme un omnibus, les jours de pluie.

Le chirurgien du régiment vient de me couper la jambe.

Je m'étais habitué à l'avoir, et la séparation a été cruelle.

Mon sergent-major me dit pour me consoler que j'aurai maintenant une jambe faite au tour.

Allons! bonne mère, ne pleure pas, songe que j'aurais pu être tué comme une foule de mes braves camarades. C'est ceux-là ou plutôt la famille de ces pauvres amis qu'il faut plaindre.

Réjouis-toi donc, au contraire, bonne mère, tout est profit pour toi: je vais bientôt aller te rejoindre pour ne plus te quitter, ma jambe de bois me forçant à rester près de toi; je ferai tout ce qu'il te plaira: la chère partie de piquet.

Tiens, voilà une larme qui tombe sur ce papier; ce n'est point une larme de regret, mais de bonheur car je vais bientôt t'embrasser.

Ton fils.

— On nous communique, dit la *Sentinelle du Jura*, une lettre écrite par un chasseur à pied, le lendemain de la bataille de Solferino, nous ne résistons pas au plaisir de la citer, en lui laissant tout son entrain militaire.

Volta, 23 juin.

Mon parrain,

Vous avez battu les Autrichiens avec Lecourbe, nous les avons abimés avec le neveu de l'ancien.

Ça chauffait dur, parrain. Cristi! vous auriez été joliment à votre affaire de voir ça! Je dis seulement de le voir, attendu votre jambe de bois.

Ils me l'ont payée cher, ainsi que je vous l'ai promis par ma lettre, quand vous m'avez envoyé vingt francs. J'ai décousu pour ma part sept uniformes blancs, parrain; jamais je n'avais si bien joué de la fourchette, ni si proprement.

Le commandant est blessé à l'épaule, le capitaine est tué, mon sergent-major aussi; ah! c'était rude tout de même. Moi, je l'ai échappé deux fois, dont une par un camarade; voilà la chose: pour lors, je chargeais tranquillement ma clarinette pour démolir le chef de ces gredins-là, que personne n'avait pu encore toucher; un b... d'officier me voit, il m'ajuste avec son pistolet: je lui tournais le dos,

ils auraient craint d'offenser l'homme en désobligeant le chef; quant aux égaux, il avait sur eux l'ascendant de la supériorité qui se dissimule, qui aide au lieu de froisser.

Meneville était particulièrement lié avec le capitaine Desroziers, tourangeau comme lui; comme lui soldat de fortune, sous l'influence de la fièvre militaire qui faisait alors de la France un camp, de ses habitants une armée, et du calendrier impérial un *Memento* daté par des victoires.

Meneville et Desroziers avaient marché droit à l'armée sans passer par les écoles. Le champ de bataille instruisait assez vite et révélait trop promptement des noms ignorés la veille, pour ne pas attirer d'abord les vocations militaires.

Le hasard avait hâté la marche de Meneville et ralenti celle de Desroziers. L'un avait été moins en évidence que l'autre, et n'avait pas eu aussi souvent ces épisodes, qui donnent le relief dans l'ensemble, et jettent, au porte-voix de l'ordre du jour, un nom et une renommée.

Meneville venait donc d'arriver au milieu de la compagnie. Le tumulte était à son comble. Les chants à plein gosier, les grincements rauques des accompagnements se compliquaient de tarentelles grotesques, moitié divertissement, moitié gymnastique, sorte de danse pyrrhique qui n'était certainement pas renouvelée de la chorégraphie grecque.

mais heureusement le petit Denis ouvre l'œil et lui flanque sa baïonnette dans l'estomac: l'autre est tombé, comme de juste.

La seconde fois, c'était vers la fin; nous leur courions dessus, je n'avais plus de cartouches. Je prends un fusil autrichien, qui vaut bien les nôtres; puis je me baisse pour décrocher le ceinturon d'un kaiserlich qui faisait la carpe, sa carabine en travers le ventre; il se redresse, et avant que j'aie eu le temps de dire *Amen*, sa balle me sifflait dans l'oreille.

Cet imbécille-là croyait que je voulais l'achever: c'était une méprise de sa part; et j'ai respecté son erreur, non sans lui prendre toutes ses cartouches.

C'était bien le moins que je ne me vengeasse pas d'un homme qui ne pouvait plus marcher: un boulet lui avait rasé le pied.

Enfin, parrain, le fait est que je me suis tiré encore une fois de celle-là.

Vous m'avez envoyé vingt francs après Magenta; eh bien! parrain, pour être juste, il faut bien me donner soixante francs pour Volta. Si vous faites une chose comme ça, parrain, je vous amène un Autrichien vivant pour bourrer votre pipe.

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

ACADÉMIE DE RENNES.

Examens du Baccalauréat.

Un arrêté de S. Exc. le ministre de l'instruction publique et des cultes, en date du 3 juin 1859, a prescrit l'ouverture des examens du baccalauréat ès-sciences et du baccalauréat ès-lettres dans l'Académie de Rennes, pour la prochaine session de juillet et d'août, à Rennes, Angers, Quimper et Nantes.

Les opérations de la faculté des sciences commenceront à Rennes le 20 juillet, à sept heures du matin. Les examens pour le baccalauréat ès-lettres commenceront le 1^{er} août.

L'époque des examens tant pour le baccalauréat ès-sciences que pour le baccalauréat ès-lettres, dans les villes d'Angers, Quimper et Nantes, sera déterminée ultérieurement.

Les registres destinés à l'inscription des candidats seront ouverts, tant au chef-lieu académique que dans les bureaux de MM. les inspecteurs d'Académie, du 1^{er} au 15 juillet pour le baccalauréat ès-sciences, du 10 au 25 juillet pour le baccalauréat ès-lettres.

Ces registres seront clos irrévocablement à six heures du soir, aux jours indiqués ci-dessus, comme termes de l'inscription légale.

Pour chronique locale et faits divers: P.-M.-E. CODET.

AVIS ADMINISTRATIFS.

Ville de Saumur.

Le corps-de-garde de la Place est de nouveau vacant par suite du départ de la majeure partie de l'effectif de la garnison du Château.

En conséquence et en cas d'incendie, les personnes informées les premières du lieu du sinistre devront, pour faire donner l'alarme, prévenir avant

Le colonel regarda un moment ce tableau pittoresque; un sourire éclaira ses yeux et desserra ses lèvres.

— Bravo! mes amis, dit-il en frappant dans ses mains. Le bravo du colonel fit retourner ses voisins qui, sous l'influence de l'instinct hiérarchique et de la discipline militaire, s'arrêtèrent tout-à-coup.

Ce temps d'arrêt eut sa contagion comme les provocations chorales du sergent avaient eu la leur. Les vieux soldats, un peu honteux, portèrent la main au sourcil et ramenèrent leurs talons, égarés dans l'entrechat, à la position militaire.

Une autre cause contribua d'ailleurs à calmer cette effervescence, chants et danse, qui eussent rendu jaloux des nègres de Guinée. Aux décharges lointaines et intermittentes, qui dès le matin signalaient le voisinage de l'ennemi, avait succédé un bruit plus rapproché et grossi de l'unisson de plusieurs batteries.

— Pourquoi s'arrête-t-on? demanda le colonel.

— Faites excuse, dit un vieux grenadier, dont le teint cuivré ressortait en vigueur, au contraste de ses moustaches grises. Est-ce que vous n'entendez pas éclater les pétards russes?

— Si fait, mais vous n'êtes pas gens à vous arrêter pour si peu! Continuez jusqu'à l'ordre de prendre les armes.

(La suite au prochain numéro.)

tout le tambour de ville, en sa demeure, rue Dacier, près la place Saint-Pierre.

Saumur, le 7 juillet 1859.

Le Maire, LOUVET.

VILLE DE SAUMUR.

En conformité d'une délibération du Conseil municipal du 24 juin 1859, et à partir du 8 juillet courant, un tableau indiquant le nombre des animaux présentés, chaque semaine à l'abattoir et mentionnant en outre les diverses qualités de chacun de ces animaux, avec le nom du boucher introducteur, sera constamment affiché à la porte de la Mairie,

afin que chaque consommateur puisse en prendre connaissance.

Hôtel-de-Ville de Saumur, le 26 juin 1859.

Le Maire, LOUVET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Le *Moniteur* publie la dépêche suivante :
Valeggio, 4 juillet 1859. — L'armée française, augmentée du corps du prince Napoléon, attend, pour se porter sur Vérone, l'artillerie du parc de siège. En attendant, une partie de l'armée sarde va commencer le siège de Peschiera. L'Empereur Napoléon ayant renvoyé sans échange les prisonniers autrichiens blessés et ayant demandé un échange de

prisonniers, un parlementaire est venu hier au quartier impérial annoncer que l'Empereur d'Autriche renverrait aussi sans échange les prisonniers français blessés, dès que leur état leur permettrait d'être transportés, et qu'il était également disposé à faire un échange de prisonniers.

BOURSE DU 5 JUILLET.

5 p. 0/0 hausse 20 cent. — Ferme à 64 00
4 1/2 p. 0/0 hausse 85 cent. — Ferme à 94 75.

BOURSE DU 6 JUILLET.

5 p. 0/0 baisse 05 cent. — Ferme à 65 95.
4 1/2 p. 0/0 baisse 75 cent. — Ferme à 94 00.

P. GODET, propriétaire-gérant.

A LOUER

PRÉSENTEMENT,

Pour 3, 6 ou 9 années,

UNE MAISON,

Située à Saumur, quartier de Nantilly, à l'entrée de la ruelle de la Gueule-du-Loup, composée de 2 places au rez-de-chaussée, 2 places au 1^{er} étage et 2 autres au second, grenier au-dessus, cour, remise, écurie, jardin avec bassin, 4 caves. — Appartenant à M^{me} MILLON.

S'adresser à M. MARQUIS, boulanger, dans la ruelle de la Gueule-du-Loup, ou à M^e LEROUX, notaire à Saumur.

MÉTAIRIES

Appartenant aux Hospices de Saumur,

A AFFERMER,

Pour entrer en jouissance au 1^{er} novembre 1860,

En l'étude de M^e PLANTON, notaire à Vihiers.

1^o La métairie des *Grandes-Éponneries*, située commune de Saint-Maurice-la-Fougereuse, canton d'Argenton-le-Château (Deux-Sèvres), composée de bâtiments, cour, jardins, issues, terres labourables et prés, le tout contenant environ quarante-cinq hectares soixante ares, exploitée par le sieur Michel Brunet.

2^o Et la métairie des *Éponneries*, située en la même commune, composée aussi de cour, jardins, issues, terres et prés, contenant quarante-sept hectares quatorze ares, exploitée par le sieur Mathurin Rigaudeau.

L'adjudication du bail à ferme de ces Métairies aura lieu au plus offrant et dernier enchérisseur, en l'étude dudit M^e PLANTON, notaire à Vihiers, le dimanche 7 août 1859, à midi, aux conditions du cahier de charges dont on pourra prendre connaissance en l'étude dudit notaire. (318)

Etude de M^e LEROUX, notaire à Saumur.

A VENDRE

Ensemble ou séparément,

8 RENTES PERPÉTUELLES,

S'élevant en totalité à 57 décalitres de blé froment, 9 décalitres de seigle et un poulet. (319)

A Vendre ou à Louer, DEUX MAISONS NEUVES,

Sises à Saumur,

Rue Courcouronne, n^{os} 8 et 12.

S'adresser à M^e LEROUX, notaire.

A VENDRE

UN BON PIANO.

S'adresser au Bureau du journal.

A CÉDER

DE SUITE,

Pour cause de décès,

Une bonne étude d'huissier

A Montreuil-Bellay, chef-lieu de canton (Maine-et-Loire).

S'adresser à M^e CHEDEAU, avoué à Saumur, ou à M^e DOUSSAIN, notaire à Martigné-Briand. (298)

M^e BEAUREPAIRE, avoué à Saumur, demande un CLERC. (297)

A LOUER

PRÉSENTEMENT,

BELLES ÉCURIES, pouvant contenir six chevaux. — REMISE et PIED-A-TERRÉ, le tout en face de la Sous-Préfecture.

S'adresser au bureau du journal.

HISTOIRE

D'ALEXANDRE LE GRAND SUR LES DOCUMENTS GRECS

Par A. DE LAMARTINE,

Très-belle édition Didot, 2 vol. in-8°, format des œuvres précédentes de l'auteur.

Prix : 12 fr. pour Paris, 15 fr. pour les départements.

Cet ouvrage, entièrement nouveau, peut faire partie des livres destinés à l'éducation de la jeunesse; il se vend chez l'auteur lui-même, au bureau du COURS DE LITTÉRATURE.

Les personnes qui désirent que l'ouvrage leur soit adressé dans les départements, ajouteront 3 fr. au mandat de poste, soit 15 fr. — Pour Paris, 12 fr.

L'acquisition de cet ouvrage sera considérée par M. de Lamartine comme un mode de concours indirect à sa souscription.

Adresser les lettres ou mandats à M. de LAMARTINE, 43, rue de la Ville-Lévy.

LES

CENT MILLE FEUILLETONS

ILLUSTRÉS,

Paraissant 2 fois par semaine.

BUREAUX, A PARIS, RUE DE RICHELIEU, 45.

Un Roman complet pour 5 centimes.

ABONNEMENT.

Paris . . . 6 f. 50 c.

Départem. 7 50

Etranger, port en sus.

LE JOURNAL

des

Cent mille Feuilletons illustrés

Est la seule publication donnant, dans chacun de ses numéros, c'est-à-dire pour 5 centimes, UN ROMAN COMPLET ILLUSTRÉ.

On s'abonne à Paris et chez tous les libraires de France et de l'Etranger, en envoyant des timbres postes ou un mandat à l'ordre M. PELLIGAND, directeur.

On trouve des exemplaires chez tous les Libraires.

Saumur, imprimerie de P.-M.-E. GODET.

6^e Année. — DEUX numéros par mois AU LIEU D'UN, sans augmentation de prix.

ABONNEMENTS

Un an, 6 mois.

PARIS . . . 45 f. 8 f.

DÉPARTEMENTS. } 48 f. 10 f.

Corse, Algérie. }

Étranger, selon le tarif postal.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

JOURNAL DES DAMES ET DES SALONS.

La France élégante, voulant justifier par tous les sacrifices en son pouvoir la place qu'elle a su prendre au premier rang des publications du même genre, vient d'inaugurer sa sixième année d'existence par la réalisation d'améliorations dont l'importance ne peut manquer de lui valoir un grand nombre de sympathies nouvelles. — Renonçant à toutes ces primes plus ou moins trompeuses, à l'aide desquelles le public a été trop souvent dupé, la France élégante a trouvée, dans son succès européen, le secret de paraître deux fois par mois au lieu d'une, et non-seulement de doubler, par le seul fait de sa périodicité plus fréquente, nombre le et la valeur des annexes de broderies, de gravures et de musique, mais encore de donner à sa rédaction un éclat que chercherait vainement à atteindre toute publication rivale.

La France élégante publie dans le courant de chaque année : — 1^o 24 numéros, format grand in-8°, édition de luxe, texte encadré et avec une couverture de couleur; — 2^o 28 à 30 gravures de modes inédites, coloriées; et dessinées par M^{me} Héloïse LELOIR; — 3^o 15 planches de dessins de broderies par les premiers dessinateurs en ce genre; — 4^o 15 planches de patrons de robes, manteaux, chapeaux, lingerie, vêtements d'enfants; — 5^o 4 à 6 planches de tapisserie coloriée ou de dessins pour crochet, filet et tricot; — 6^o Environ 40 morceaux de musique, de chant et de piano; — 7^o et une multitude d'ouvrages de fantaisie en tous les genres pour dames et demoiselles.

Quant à sa rédaction, il suffira de citer les noms qui figurent dans ses colonnes pour nous dispenser de tout éloge.

C'est ainsi qu'après avoir publié BERTHE, par Pierre ZACCONE, elle a commencé, le 15 septembre dernier, un des plus charmants romans de Paul FÉVAL, intitulé le CAPITAINE SIMON. Immédiatement après, viendront successivement DELPHINE, par M^{me} Clémence ROBERT, puis un roman de MÉRY, puis des Nouvelles de MM. Jules SANDEAU, Elie BERTHET, Edmond ABOUT, Alfred DES ESSARTS, PONSON DU TERRAIL, Etienne ENAULT, Jules KERCOMARD, M^{me} Anaïs SÉGALAS, la comtesse DASH, Maria DELCambre, etc., etc.

On peut donc affirmer sans exagération qu'il n'est pas de recueil qui puisse offrir de pareils avantages à ses abonnés.

En cours de publication depuis le 15 septembre : LE CAPITAINE SIMON, par Paul FÉVAL.

On s'abonne en adressant un bon sur la poste à l'ordre du Directeur de la FRANCE ÉLÉGANTE, rue Sainte-Anne, 64, à Paris.

BUREAUX A PARIS
Rue Ste-Anne, 64.

Envoyer franco au Directeur un bon de poste ou sur Paris, ou s'adresser aux Libraires et aux Messageries.